



que l'on pense du
liqueur.

apporter un changement
arriéré de culture, soit
les plantes-racines, soit
éder à une récolte de
colte de légumes avec
soit encore en exécu-
soin les divers travaux
n augmentant la quan-
sans lesquels il n'y a pas
e.

Journal, Monsieur le Direc-
tribué pour beaucoup à
ultat, à notre avança-
n, par ses bons conseils,
es méthodes pour arriver
Vos leçons d'agriculture
faire un bien apprécié-
courage fortement à les
neur aux hommes qui
semblable! Et tout
me véritablement son
reconnaissance et res-
nduite si digne d'éloges
ssez de suivre quand il
crêts les plus chers, l'a-
l'agriculture et de la
fais l'homme ne vit pas
pain, et c'est pourquoi
dans chaque numéro,
otre espace à la défense
a religion. Votre journal
ntéresse de plus en plus.
gret à exprimer: c'est que
artout se fasse plus rare.
étaient bien vivantes
ressantes. Est-ce lassi-
l'espace? ...

Monsieur le Direc-
onné fidèle et dévoué,
uge.

aire des plantations tar-
es tabacs à cigares ne
pas être plantés après le
juin;

lant sein. De 70 à 75%
lants de tabac souffrent
ies, telles la mosaïque, la
e des racines, etc., ce qui
leur développement. Les
qui ne se développent
is d'août sèchent mal;

à la page 1210)

Nouvelle

ne"

tisans

çais

Questions à M. Armand Letourneau

Obligé d'être absent de Québec pendant plusieurs jours, M. Letourneau n'a pu nous donner pour le présent numéro sa chronique habituelle. — Comme il s'excusait hier matin au cours d'une conversation avec M. Fleury, ce dernier lui a posé à bâtons rompus une série de questions dont les réponses, rédigées séance tenante, forment une interview que nos lecteurs, nous en avons l'assurance, liront avec intérêt. — Note de la direction.

— A l'aurore de 1930, que souhaitez-vous à nos cultivateurs?

— Plus de numéraire dans leur porte-monnaie. Et puis du bonheur, de la joie, de la santé surtout... Mais j'y reviens: plus de "bidoux". Avec du petit et du gros change, on finit généralement par s'accommoder.

— Est-ce tout?

— Non. Je leur souhaite, au jour fatal, d'être classifié avec le bon grain... Et je souhaite être amené dans leurs bagages.

— Quelle est la qualité que vous admirez le plus chez nos cultivateurs.

— La patience.

— Quel est par contre le défaut que vous déplorez le plus chez eux?

— Une tare nationale: la jalousie.

— Que remarquez-vous d'autre?

— Une peur exagérée des gens qui leur pilent sur les pieds; trop d'admiration pour les phrases sonores et grandiloquentes, qui sont les trois quarts du temps vides et fallacieuses.

— Quand êtes-vous entré au ministère de l'Agriculture?

— En 1917, fin juin. Des voyages de foin, déchargés la veille dans un fenil chaud comme une souprière, m'avaient laissé certains souvenirs dans les reins et les bras. Recrue de fatigue, j'aurais dû dormir, mais l'émotion, l'inquiétude, des phrases de collègue qui me trottaient par la tête (le départ pour la Vie avec un grand V, l'embarquement sur la mer du monde, etc., etc.) tout me tenait éveillé. Ajoutez à cela l'inoubliable inflexion de voix chères disant au départ: "Fais le bon garçon... Oublie pas tes prières du matin et du soir... Ecris-nous..." l'émouvante sollicitude de la mère au grand cœur qui ajoute: "Mets ton bas autour de ton cou si tu sens du froid". Et les quelques piastres additionnelles glissées furtivement au dernier moment! J'en avais le cœur en tumulte. Et puis quel est le gars d'habitant qui dort la première fois qu'il occupe un lit de Pullmann? Le nègre qui s'est sauvé avec vos chaussures va-t-il les rapporter?... Bref, je débarquai dans la capitale sans avoir fermé l'œil... Mais je m'arrête, évoquer ces souvenirs paraît bien égoïste.

— Oh! ne vous occupez pas de l'égoïsme. Je lisais justement ces jours-ci une curieuse définition: "Un égoïste est un homme qui insiste pour vous raconter ses histoires... alors que nous brûlons de lui raconter les nôtres."

— C'est finement dit. Mais tout de même...

Vous sortiez de l'Institut d'Oka, n'est-ce pas?

— Oui. Quatre heureuses années à étudier ce qu'il y a de plus merveilleux, de plus mystérieux et de plus utile dans la nature: les sciences agricoles. Je vous préviens charitablement: Ne me mettez pas sur ce chapitre. Si vous ouvrez le robinet sur ce sujet, vous ne savez pas où cela vous mènera. Pas plus tard que la semaine dernière, dehors, par un froid à faire germer des ours polaires, mon cher ami Grisé et moi nous nous sommes entretenus de communs souvenirs d'Oka pendant une demi-heure, remués par le charme nostalgique de l'heureux temps passé.

— Pourquoi ne racontez-vous pas cela à nos lecteurs? Le seul nom d'Oka exerce une fascination; une magie sur les esprits. Tout ce qu'on en écrit est lu avec avidité.

— Combien de temps avez-vous collaboré au "Devoir"?

— Un peu plus de deux ans.

— Que pensez-vous du service civil?

— Je n'en pense pas de mal et je ne regrette pas mes douze années et demie de service. On a tort de dénigrer les employés civils. D'abord, il n'y a pas de sot métier. Ensuite, on fait ce que l'on peut. Après quoi il faut admettre que si le rond-de-cuir est un mal, c'est un mal nécessaire. Finalement, il y a dans tous les ministères des officiers qui sont éminemment dévoués et auxquels le public doit rendre hommage. J'ai donc une sympathie réelle pour mes frères en fonctionnarisme. Mais, bien entendu, avec eux, comme eux, cela ne m'empêche pas de blaguer sur notre sort. Quelqu'un a écrit: "Les fonctionnaires sont comme les livres de ma bibliothèque: les moins utiles sont les plus haut placés." N'allez pas m'attribuer la paternité de cette boutade. J'en ai bien assez de la cité... Il y a quelques années, pour égayer des heures plutôt mornes, on classifiait les diverses espèces de la faune fonctionnariste—j'avais commencé un bouquin intitulé: "Grandeur et Servitudes des Employés Civils". Le sous-titre se lisait ainsi: "Pour rire en attendant le salaire". A la page deux de ce génial travail, je me suis aperçu que je courrais bien des chances de devenir un ex-employé civil deux jours après la publication de mon livre. Dame! J'ai remis le manuscrit. Sait-on jamais? Il y a des gens qui n'entendent pas la rire et qui négligent toujours—coupable négligence—de s'acheter un revolver pour mettre fin à de funèbres humeurs.

— Comme ça, vous aimez votre métier?

— Oui, bien sincèrement. J'ai la certitude de faire sans bruit, sans BROU, sans poussière, œuvre féconde d'éducation agricole. C'est ce qui, à la longue, provoque et finit toujours par s'imposer.

— Quel projet caressez-vous présentement?

— Ecrire sous une forme assez spéciale une histoire de l'agriculture dans notre province. C'est une œuvre de longue haleine. J'y travaille depuis 1924.

— Quels projets avez-vous été forcé d'abandonner au cours de vos douze ans de service?

— Plusieurs hélas! mais deux avant tout: celui de devenir millionnaire et celui d'essayer de plaire à tout le monde.

— Quel est votre sport favori?

— Ma femme, mes livres, ma pipe et mon radio. J'adorerais avoir un chien—un Airedale de préférence—mais je n'en ai pas par crainte qu'il m'abandonne un jour et ne revienne pas à la maison. Etre délaissé par son chien, cela doit donner un coup au cœur. Ce malheur est arrivé à l'un de mes amis et il arrive difficilement à l'oublier. Aussi a-t-il l'idée de rester célibataire... Je déteste "sortir". Une veillée à la maison, avec les articles de sport mentionnés plus haut, est un plaisir de choix que je défends jalousement. L'auteur de l'Imitation a raison. "pour vivre heureux", dit-il, "aimez à être ignoré". Il y a un proverbe provençal qui dit: "Joie de rue, douleur de maison." Faites la contre-partie. Et songez que c'est à la maison que s'égrenent les heures vraiment précieuses de la vie. L'art d'être heureux, c'est, dans une large mesure, de rester chez soi. On se fait traiter d'ours, c'est vrai, mais qu'est-ce que vous avez à dire contre les ours? L'ours nature fait des déprédations, c'est entendu, mais l'ours de cabinet, l'ours de maison, a certaines qualités. Quand ce ne serait que de se mêler de ses affaires, c'est déjà un résultat.

— Si pour aider l'agriculture, M. Perron vous donnait par hasard une somme de \$50,000 à disposer selon votre discrétion, quel usage en feriez-vous?

— Je l'emploierais à développer et à diffuser le "Bulletin de la Ferme", mais je serrerais le gérant de ce journal—un nommé Fleury, de mes amis—dans un coin noir, après le départ du personnel, et là, dans les ténèbres favorables au crime, je le forcerais à mieux rétribuer ses collaborateurs.

(Propos recueillis par F. Fleury).